

LA
GUZLA DE L'ÉMIR

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PAR

JULES BARBIER ET MICHEL CARRÉ

MUSIQUE DE

TH. DUBOIS



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

LA
GUZLA DE L'ÉMIR

OPÉRA-COMIQUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de L'ARHÉNÉE
le 30 avril 1873.

PERSONNAGES

BABOUC, marchand de babouches MM. VAUTHIER
HASSAN, émir MAS
FATMÉ, pupille de Babouc M^{lle} GIRARD
LE CADI M. D'HERDT
DEUX HOMMES DE JUSTICE.

La scène se passe dans une ville arabe.

LA GUZLA DE L'ÉMIR

Le théâtre représente la boutique de Babouc. — Les contrevents sont fermés.

SCÈNE PREMIÈRE

BABOUC, seul.

PRIÈRE

Voici le jour! qu'Allah me tienne en joie
De préférence à mes voisins!
Je suis un honnête homme, et ce sont des coquins!
Que, s'il passe un chaland, Mahomet me l'envoie!
Et puissent les voleurs piller leurs magasins!
C'est ainsi que je prie Allah tous les matins!

Que la famine, et la guerre, et la peste,
Et la flamme, et les vents malsains,
Comme des épis mûrs, moissonnent les humains,
Si je suis bien portant, je me moque du reste,
Et d'un cœur satisfait je m'en lave les mains;
C'est ainsi que je prie Allah tous les matins.

Il ouvre les contrevents de sa boutique.

Allons! mettons-nous au travail. — La paresse n'est pas mon défaut. (Il s'assied et se met au travail.) Du reste, je ne me connais pas de défaut. Il y a des gens qui disent que je suis poltron. Mais c'est un mensonge. Je crains naturellement les coups et je les évite. C'est de la prudence. — D'autres pré-

tendent que je suis égoïste. C'est une calomnie! Personne n'est plus disposé que moi à servir un ami ; seulement je n'ai jamais eu d'autre ami que moi ; ce n'est pas ma faute. — Quant à ceux qui m'accusent d'être avare, ce sont des sots. — La preuve que je ne suis pas avare, c'est que je veux épouser Fatmé, qui n'a rien, puisque c'est moi qui ai été chargé d'administrer son patrimoine et que je ne veux pas le lui rendre. Il est bien juste que je me paie des sacrifices que j'ai faits pour elle, et ce n'est pas trop des cinq mille sequins que m'a confiés son père pour me défrayer de mes petites dépenses. Si je l'avais mariée, il aurait fallu rendre des comptes, et c'est ce que j'ai voulu éviter en l'épousant moi-même. Il est fâcheux qu'elle soit devenue folle dans le temps même que je préparais tout pour ce mariage. — C'est une chose singulière que la folie ! Ce mot de mariage la fait entrer dans des fureurs épouvantables, et il n'y a pas d'injure qu'elle ne me dise, quand elle est prise d'un de ses accès. J'ai remarqué seulement que la musique exerçait sur elle une influence salutaire, et qu'elle se calmait comme par enchantement, quand elle entendait la guzla d'un certain chanteur qui rôde quelquefois dans la rue. En somme, elle a un méchant caractère, mais cinq mille sequins font passer par-dessus bien des choses. (Voyant entrer Fatmé.) La voici!

SCÈNE II

BABOUÇ, FATME.

FATMÉ.

AIR.

De tous les marchands de babouches,
Babouc n'est pas le moins fripon,
J'en répond !...

BABOUÇ, parlé.

Hein ? Plaît-il ? que chante-t-elle là ?

FATMÉ.

Son air méchant, ses regards louches
Rendent son aspect importun.
A chacun !...

Bien obligé !

BABOUC, parlé.

FATMÉ.

Et pour lui-même
Il veut qu'on l'aime !

Riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Le vieux barbon
Perd la raison !

BABOUC, parlé.

Oui ! C'est moi qui suis fou !..

Il lève les épaules d'un air de pitié et reprend son travail.

FATMÉ.

Ah ! que j'aime bien mieux ce sauveur inconnu
Qui promet de m'aimer et n'est point revenu !..

(Tirant une rose fanée de son sein.)

Chère petite fleur, tu me dis qu'il m'adore,
Mais je n'ose te croire et mon cœur doute encore !

BABOUC, parlé.

A qui en a-t-elle avec sa fleur... je vous le demande?...

Il se lève et se rapproche de Fatmé.

FATMÉ.

Quand il t'a donnée,
Pauvre fleur fanée,
Il m'a dit tout bas :
« Cette heure adorée
» Mon âme enivrée
» Ne l'oubliera pas ! »

En apercevant Babouc près d'elle, Fatmé éclate de rire tout à coup et reprend gaiement le refrain de sa chanson.

De tous les marchands de babouches
Babouc n'est pas le moins fripon,
J'en répond !

Son air méchant, ses regards louches
Rendent son aspect importun
A chacun !

Et pour lui-même
Il veut qu'on l'aime !
Le vieux barbon
Perd la raison !

BABOUC, avec colère.

Par Allah ! si je ne me retenais !..

Il lève la main comme pour la battre.

LA GUZLA DE L'ÉMIR

FATMÉ, lui faisant un salut.

Ah ! c'est vous ! Seigneur Mahmout ! Bonjour !..

BABOUC.

Mahmout !.. Elle me prend pour le voisin !

FATMÉ.

Votre a.ni Babouc est allé au marché... Je suis seule dans la maison, et j'en profite pour penser à mon amoureux.

Elle va s'asseoir sur des coussins.

BABOUC.

Oui !

FATMÉ.

Je ne puis me rappeler sans être émue de plaisir avec quel courage il m'arracha des mains de ces matelots étrangers, le soir où je m'étais attardée en revenant du bain.

BABOUC.

Oui !

FATMÉ.

C'est lui qui m'a donné cette rose en me quittant ! C'est lui qui vient chanter tous les matins devant notre porte !.. J'ai reconnu sa voix !

BABOUC.

Oui !

FATMÉ, le tirant par la manche et lui parlant à l'oreille.

Ce pauvre Babouc me croit folle ; mais entre nous, je vous le dis tout bas, ma folie n'est qu'un stratagème pour mettre sa prudence en défaut.

BABOUC.

Oui !.. (A part, haussant les épaules.) C'est toujours la même histoire !.. (Il remonte vers le fond.) Hum ! hum !.. Holà !.. Fatmé !..

FATMÉ, se levant et se sauvant à l'autre bout de la chambre.

Ah ! c'est lui !.. C'est Babouc !.. Le voilà revenu !

BABOUC, adoucissant sa voix.

Oui, ma chère Fatmé, c'est moi. (A part.) Tâchons de ne pas l'effaroucher.

Il s'avance vers Fatmé avec précaution.

FATMÉ, cherchant à se cacher.

Il m'a vue !

BABOUC.

Ne crains rien ! (Lui présentant une paire de babouches.) Voici une paire de jolies babouches brodées d'argent que j'ai faites tout exprès pour tes petits pieds mignons !..

FATMÉ.

Non! Vous mentez! (Elle repousse les babouches.) Ce sont celles que la sœur de l'Émir vous a renvoyées parce qu'elle les trouvait trop grandes.

BABOUÇ, à part.

Sa folie ne l'empêche pas d'avoir de la mémoire! (Haut.) En attendant que je t'en fasse d'autres, mon trésor, je te permets d'ouvrir certain coffret que j'ai rapporté pour toi du bazar...

FATMÉ, vivement.

Un coffret où sont enfermés les bijoux de votre première femme! Le voisin Mahmoud a sans doute refusé de vous les acheter?

BABOUÇ.

Comment sais-tu?..

FATMÉ.

Il ne vous reste plus qu'à m'offrir les habits de votre vieille sœur qui pendent au grenier depuis quinze ans!

BABOUÇ, à part.

Sa folie a des instants lucides!

FATMÉ, faisant mine de sortir.

Adieu!

BABOUÇ, tendrement.

Oh! non! ne t'en va pas!

FATMÉ.

Que me voulez-vous?

BABOUÇ, lui prenant la main et soupirant.

Ab! Fatmé!

FATMÉ, d'un air souriant.

Seigneur...

BABOUÇ.

Chère Fatmé!

FATMÉ.

Quoi donc?

BABOUÇ, à part.

Elle paraît de bonne humeur... mais ce diable de mot de mariage va tout gêner, j'en suis sûr. — Ma foi! tant pis! — Je me risque.

FATMÉ.

Eh bien?

BABOUC.

Eh bien! mon trésor, ma petite gazelle sauvage, rappelle-toi ce que je t'ai proposé... tu sais?

FATMÉ.

Non.

BABOUC.

Si, si! — Tu sais bien!

FATMÉ.

Je vous jure que non.

BABOUC.

Je t'ai proposé...

FATMÉ.

Rien d'agréable, à coup sûr.

BABOUC.

Je t'ai proposé... l'autre jour... pour te faire plaisir... de...

FATMÉ, joyeuse.

De me rendre ma liberté!

BABOUC.

Au contraire! — de ne plus nous quitter!... de nous lier l'un à l'autre pour toujours par un bon ma...

FATMÉ.

Plaît-il?

BABOUC.

Par un bon mar... (A part.) Si je dis le mot, sa fureur va la reprendre!

FATMÉ, souriant.

Par un bon...

BABOUC.

Ma... ri... mariage! —

Il saute en arrière et se tient sur la défensive.

FATMÉ, avec colère.

Hein? — Comment! — Qu'est-ce que vous dites? — De quoi parlez-vous?

BABOUC.

Bon! — voilà l'accès!

FATMÉ.

Avez-vous perdu l'esprit? — N'êtes-vous pas honteux?...

BABOUC.

Nous y sommes!

FATMÉ, pleurant et criant.

Outrager une pauvre fille sans défense! — Une malheureuse orpheline!... (Le menaçant.) Ah! j'étouffe! je suffoque!...

BABOUC.

Holà!...

DUO, CHANSON ET TRIO.

ENSEMBLE.

FATMÉ, avec colère.

Non, non, non, non, non!
Tais-toi, vieux barbon!...
Au secours! au secours! à l'aide!
Je veux que chez toi tout me cède
Et, si tu me pousses à bout,
Je renverse et je brise tout,
Oui, tout!...

BABOUC.

Voyez quel démon
Trouble sa raison!...
Sa maladie est sans remède!
O Mahomet, viens à mon aide.
Je crains de la pousser à bout!
Elle va chez moi briser tout,
Oui, tout!...

On entend les accords d'une guzla.

FATMÉ, se calmant tout à coup.

Chut!...

BABOUC.

C'est notre homme sans doute!
Il n'est jamais venu plus à propos!...

FATMÉ.

Ecoute!...

C'est le doux son de sa guzla
Que j'entends-là!...

HASSAN, dans la coulisse.

Belle fille au front pur, dont le regard m'enivre,
Pourquoi dans mon palais refuser de me suivre?
Dit à la belle enfant le hardi cavalier.
Là parmi vingt beautés tu n'aurais pas d'égales,
Et tu commanderais en reine à tes rivales;
Car, en les effaçant, tu les fais oublier!

ENSEMBLE.

HASSAN.

O ma bien-aimée,
Ne me dis pas non!
D'un subtil poison
L'ardeur enflammée
En brûlant mon cœur trouble
[ma raison!]

FATMÉ, à part.

J'écoute charmée
Sa douce chanson
Mais de ma prison
La porte est fermée
Comment échapper à ce vieux
[barbon!]

LA GUZLA DE L'ÉMIR

BABOUÇ, à part.

La voilà calmée
Par une chanson !..
Déjà sa raison
Semble ranimée.

Ma foi ! La musique a souvent du bon.

FATMÉ.

La voix se tait !

BABOUÇ, à part.

Sa folle rage
Semble s'être apaisée enfin !...

Haut, se rapprochant de Fatmé.

Chère Fatmé !

FATMÉ.

Plait-il? — C'est toi qui, ce matin,
M'osais parler de mariage ?

BABOUÇ, vivement.

Non pas !

FATMÉ.

Tais-toi !

BABOUÇ.

Mais !

FATMÉ.

Fi ! quelle honte à ton âge,
Avec ces traits flétris,
Ces yeux éteints et ce front blême,
De prétendre épouser, en dépit d'elle même,
Une fille sœur des houris,
Que chacun trouve aimable et belle !

BABOUÇ, à part.

Elle garde, il paraît, les compliments pour elle.

FATMÉ.

Tais-toi ! tais-toi, vieux barbon !

BABOUÇ.

Allons, bien ! allons, bon !
C'est sa démençe
Qui recommence !

FATMÉ.

Non ! non ! non ! non ! non ! non !

ENSEMBLE.

<p>FATMÉ. Asecours ! asecours ! à l'aide ! Je veux que chez toi tout me cède Et, si tu me pousses à bout, Je renverse et je brise tout, Oui tout !</p>	<p>BABOU. Sa maladie est sans remède ! O Mahomet, viens à mon aide ! J'ai peur de la pousser à bout ! Elle va chez moi briser tout ! Oui tout !</p>
---	--

FATMÉ.
 Oui, chez toi je veux briser tout !

BABOU.
 Bon ! La voilà qui brise tout !

Fatmé met toute la boutique sans dessus dessous. Elle fait voler les babouches aux quatre coins du théâtre et se sauve dans la chambre voisine.

SCÈNE III

BABOU, seul.

Ouf ! (Il s'essuie le front.) Voilà ce que j'avais prévu. (Ramassent ses babouches une à une.) Le musicien a interrompu sa musique trop tôt. Quelle colère ! — quelle rage insensée ! C'est la vingtième fois au moins qu'elle met ma boutique sens dessus dessous, et je passe ma vie à courir après mes babouches. (Il s'accroupit pour regarder sous les meubles.) La maudite folle ! Si je ne tenais pas tant aux cinq mille sequins de son père... — Il m'en manque une.. — Comme je me débarrasserais d'elle avec plaisir. — Où diable l'a-t-elle jetée?.. — C'est qu'elle est capable de m'estropier moi-même dans un de ses accès de fureur ! — Je ne la retrouve pas.. — Et si je l'épouse... — encore une paire dépareillée. (Il se lève.) J'irais bien consulter les médecins ; mais il est certain qu'ils me demanderont de l'argent, et il n'est pas sûr qu'ils la guérissent. Ce chanteur, avec sa guzla, serait peut-être plus habile à la soulager que tous les médecins du monde avec leurs drogues et leurs pilules ! — Par Mahomet ! Il me prend envie d'en essayer ! — (Il s'approche de la fenêtre.) J'aperçois notre homme. — Si je l'appelais... Oui ! C'est une idée cela ! (Appelant.) Hé ! l'homme à la guzla ! hé ! l'ami ! par ici !.. (Redescendant la scène.) Mais je pense à une chose ! Fatmé est jeune et jolie ; si par hasard... — Je lui ferai revêtir les habits de ma sœur défunte et j'au-

rai soih qu'elle reste, voilée c'est plus prudent. (Hassan parait sur le seuil, sa guzla sur l'épaule.) Le voici !

SCÈNE IV

BABOUÇ, HASSAN.

HASSAN, sur le seuil.

Est-ce toi qui m'as appelé? — Que me veux-tu ?

BABOUÇ.

Entre, mon ami ; j'ai besoin de toi.

HASSAN, entrant.

Pourquoi faire ?

BABOUÇ.

Tu sauras d'abord que je m'appelle Babouc et que je vais me marier.

HASSAN.

Tant pis pour toi, et tant pis pour celle que tu épouses.

BABOUÇ.

Comment l'entends-tu ?

HASSAN.

Comme tu voudras.

BABOUÇ.

A la bonne heure ! — Celle que j'épouse a tout ce qu'il faut pour me faire enrager...

HASSAN.

Je n'en doute pas.

BABOUÇ.

Pourquoi ?

HASSAN.

Elle est femme.

BABOUÇ.

C'est juste. — Ajoute à cela qu'elle est devenue folle.

HASSAN.

C'est évident.

BABOUÇ.

Pourquoi ?

HASSAN.

Puisqu'elle consent à t'épouser.

BABOUÇ.

Oui ! — C'est-à-dire non ! — qu'est-ce que tu me dis donc là ? Sais-tu que tu n'es pas poli ?

HASSAN.

Je le sais.

BABOUÇ.

Si tu le sais, je n'ai rien à dire. — L'important est que tu la guérisses !

HASSAN.

Je ne suis pas médecin.

BABOUÇ.

Non ! heureusement ! mais j'ai remarqué que toutes les fois qu'elle entendait le son de ta guzla, elle en éprouvait beaucoup de soulagement.

HASSAN.

Ah !..

BABOUÇ.

C'est comme je te le dis. — Aussi ai-je pensé à toi pour chanter tous les jours devant elle jusqu'à la prochaine lune. — J'espère obtenir par là sa guérison et comme toute peine vaut son salaire, je te donnerai une belle paire de babouches de ma façon.

HASSAN.

Une paire de babouches !

BABOUÇ.

En cuir de Maroc.

HASSAN.

Pour chanter jusqu'à la prochaine lune ?

BABOUÇ.

Avec ton nom brodé dessus, en soie rouge.

HASSAN, souriant.

Peste ! Il faudrait être bien sot pour refuser un pareil marché !

BABOUÇ, à part.

Il paraît que j'ai été trop généreux.

HASSAN.

Quand veux-tu que je commence ?

BABOUÇ.

Tout de suite.

HASSAN.

Soit !

Il accorde sa guzla.

BABOUC.

Que nous chanteras-tu ?..

HASSAN.

Me crois-tu en peine de trouver une chanson ?

BABOUC.

Non ; mais je la voudrais gaie.

HASSAN.

Celle de tout à l'heure n'est donc pas de ton goût ?

BABOUC.

Je n'aime pas les chansons d'amour.

HASSAN.

Tu es sévère pour la chanson de l'Émir !

BABOUC.

Comment ? C'est la chanson de l'Émir que tu chantaies dans la rue ?.

HASSAN.

Sans doute.

BABOUC.

Garde-toi bien d'en redire un seul mot !

HASSAN.

Pourquoi ?

BABOUC.

Ignorest-tu que l'Émir est un débauché, un libertin, un coureur d'aventures ?..

HASSAN.

Bah !

BABOUC.

Que sa chanson est ensorcelée, et qu'il lui suffit d'en chanter trois notes pour faire tourner la tête aux femmes.

HASSAN.

Vraiment ?

BABOUC.

C'est le bruit public et tout le monde te le dira comme moi.. C'est pourquoi je préfère que tu nous chantes autre chose.

HASSAN.

C'est convenu.

BABOUÇ.

A propos, ne va pas répéter à l'Émir ce que je t'ai dit !

HASSAN.

Sois tranquille ! S'il le sait jamais, c'est que tu le lui auras dit toi-même.

BABOUÇ.

Bien ! (A voix basse et riant.) Il paraît qu'il prend quelquefois des déguisements qui le rendent méconnaissable, mais je le défierais bien de me tromper.

HASSAN.

Je le crois.

BABOUÇ.

Je suis vieux, mais je ne suis pas bête!...

HASSAN.

Non!

BABOUÇ, à part.

Allons faire revêtir à Fatmé les habits de ma sœur, et voyons si la musique la guérira une bonne fois de sa folie. (Haut.) Attends-moi là.

HASSAN.

Je t'attends.

SCÈNE V

HASSAN, seul.

Me serais-je trompé, et ne serait-ce pas ici que demeure ma belle inconnue ? Que veut dire cette histoire de folie ? — Serait-ce une ruse de la belle enfant pour me faire entrer dans la maison ? Je ne l'ai entrevue que le soir à la clarté des étoiles, mais mon cœur ne l'a pas oubliée !... Accouru à ses cris de détresse, j'avais eu le bonheur de l'arracher aux mains de quatre fellahs ivres qui la poursuivaient. Elle souleva son voile et me sourit, je lui donnai une fleur que je tenais à la main, et nous marchâmes quelques instants côte à côte. — Arrivée devant cette maison, la rusée, pour m'éloigner de

quelques pas sans doute, feignit de croire que nous étions suivis, et, quand je voulus la rejoindre, elle avait disparu.

COUPLETS.

Fleurette mignonne,
Dis-lui qu'avec toi
Pour jamais je donne
Mon cœur et ma foi!
Sois le doux emblème
De ce cœur charmé!
A celle que j'aime
Demande toi-même
Si je suis aimé!

Fleurette mi-close,
Rends-moi le baiser
Que sa bouche rose
Sur toi vint poser!
D'un aveu suprême
Gage parfumé,
A celle que j'aime
Demande toi-même
Si je suis aimé!

SCÈNE VI

HASSAN, BABOUC, FATMÉ.

Fatmé, habillée en vieille femme et voilée, entre en s'appuyant sur un bâton.

BABOUC.

La voici! — Es-tu prêt?

FATMÉ, à part.

C'est lui!

HASSAN.

Que vois-je? — Une vieille!

BABOUC, bas à Fatmé.

Rappelle-toi ce que tu m'as promis! — Si tu lèves ton voile, je le chasse!

HASSAN, le tirant par la manche.

Tu ne m'avais pas dit...

BABOUC.

Quoi donc?

HASSAN.

Serviteur!

Il reprend sa guzla et fait quelques pas pour s'éloigner.

BABOUC, le retenant.

Holà!

FATMÉ, à part.

Comment l'avertir?

BABOUC, bas à Hassan.

Au lieu d'une paire de babouches, je t'en promets deux!

HASSAN.

Au diable!

BABOUC.

Quatre!

HASSAN.

Non!...

Il se débat pour fuir.

FATMÉ, courant fermer la porte.

La porte est fermée!

HASSAN.

Ah! maudite vieille! Tu veux entendre de ma musique. Eh bien!... soit!...

Il accorde sa guzla avec rage.

BABOUC, à Fatmé.

Chut! — écoutons.

TRIO.

HASSAN, il chante et s'accompagne sur sa guzla.

Une vieille
Est pareille
Au fruit mûr

Tombé d'un arbre au pied d'un mur!
C'est une source tarie,
C'est une rose flétrie,
Une orange sans saveur,
Sans parfum et sans couleur!

LA GUZLA DE L'ÉMIR

BABOU, riant.

Ta chanson me plaît. — Continue!

FATMÉ, à part.

Son cœur ne m'a pas reconnue!

HASSAN, à part.

La vieille ne se fâche pas!...

Il s'approche de Fatmé.

BABOU, se plaçant entre eux.

Ici, ma belle... et toi, là-bas!

HASSAN.

Une vieille

Est pareille

A l'hiver,

Ou bien au sable du désert!

C'est une nuit sans étoile,

C'est une barque sans voile,

Une terre sans moisson,

Une guzla sans chanson!

BABOU, riant.

Bien!

FATMÉ, à Babou, feignant d'être en colère.

Votre homme est un sot!

(A Hassan, déguisant sa voix et très-vite.)

Apprends, mon cher garçon,

Que la plus vieille femme a quelquefois du bon!

Que les fruits les plus verts ne sont pas les plus tendres,

Qu'un feu vif très-souvent se cache sous les cendres!

Et que pour te payer de ta sottise chanson,

Je suis d'âge à savoir manier un bâton.

Elle fait semblant de frapper Hassan de son bâton et laisse tomber à ses pieds la fleur qu'elle tenait à la main au commencement de l'acte.

HASSAN, ramassant vivement la fleur.

Que vois-je?... Cette fleur!...

BABOU, les séparant.

Plâit-il?

FATMÉ, à part.

Il a compris!

HASSAN, à part

C'est elle!

BABOUC, à part.

Son erreur est plaisante... et j'en ris!

HASSAN, à part.

Cette ruse

Qui l'abuse

Me réjouit et m'amuse!

Tout va bien!

Son cœur a compris le mien!

FATMÉ, à part.

Cette ruse

Qui l'abuse

Me réjouit et m'amuse!

Tout va bien!

Son cœur a compris le mien!

BABOUC.

Cette ruse

Qui l'abuse

Me réjouit et m'amuse!

Tout va bien!

Notre homme ne comprend rien!

FATMÉ, reprenant sa voix de vieille et s'approchant d'Hassan.

Écoute : Sans aller au pays des merveilles,
Sache encore qu'en maint endroit
On rencontre certaines vieilles,
Qui sont plus jeunes qu'on ne croit.

BABOUC, bas à Fatmé.

Ceci n'est point pour ses oreilles!

A part.

Je crois qu'il dresse les oreilles!

Il se place entre eux.

FATMÉ.

On voit, dis-je, certaines vieilles
Qui brûlent comme au premier jour
Et ne vivent que pour l'amour!

BABOUC, à Hassan.

Je ne te retiens plus. — Bonjour.

FATMÉ.

En un mot apprends que moi-même,

Regardant tendrement Babouc.

Malgré les outrages du temps,

Je sais quelqu'un qui m'adore... et que j'aime!

Elle tend l'une de ses mains à Babouc et l'autre à Hassan.

HASSAN, baisant la main de Fatmé.

Chère Fatmé !

BABOUC, de son côté, baisant l'autre main de Fatmé.

J'entends ! J'entends !

FATMÉ.

Hâtez-vous, je vous prie ;
Faites qu'on nous marie !

BABOUC.

Bon ! La voilà guérie !

FATMÉ.

Profitez des instants !
Adieu, je vous attends !

HASSAN, bas.

Compte sur moi !

BABOUC, avec tendresse.

J'entends !. J'entends !

REPRISE DE L'ENSEMBLE

HASSAN, à part.

Cette ruse
Qui l'abuse
Me réjouit et m'amuse !
Tout va bien !
Mon cœur a compris le sien !

FATMÉ, à part.

Cette ruse
Qui l'abuse
Me réjouit et m'amuse :
Tout va bien !
Son cœur a compris le mien !

BABOUC.

Cette ruse
Qui l'abuse
Me réjouit et m'amuse,
Tout va bien,
Notre homme ne comprend rien.

Fatmé rentre chez elle en échangeant un dernier signe d'intelligence avec Hassan.

SCÈNE VII

BABOUC, HASSAN.

BABOUC, se frottant les mains.

Tout va bien ! tout va bien !.. Ta musique a fait merveille !

C'est Fatmé elle-même qui presse l'instant de mon bonheur !
C'est elle qui demande à m'épouser le plus tôt possible !.. La
voilà guérie !

HASSAN.

Tu crois ?

BABOUÇ.

Ne l'as-tu pas entendue ? C'est la première fois qu'elle ne se
fâche pas à l'idée de devenir ma femme. Car je ne te l'ai pas
dit : C'était là sa folie ; elle ne voulait pas de moi ; elle bri-
sait et renversait tout dans la maison, quand je lui parlais
d'aller chez le Cadi ; tandis que maintenant, grâce à toi, la
voilà tout à fait raisonnable et sage.

HASSAN.

Allons, tant mieux !

BABOUÇ.

Oui ; et maintenant que je n'ai plus besoin de toi, tu peux
t'en aller. Qu'Allah te récompense !

HASSAN.

Et notre marché ?

BABOUÇ.

Quel marché ?

HASSAN.

Cette paire de babouches en cuir de Maroc ?

BABOUÇ.

En cuir de Maroc ?

HASSAN.

Avec mon nom brodé dessus en soie rouge ?

BABOUÇ.

En soie rouge ?

HASSAN, riant.

Je vois que tu charges volontiers Allah de payer tes dettes.

BABOUÇ.

Écoute ! je ne veux pas te traiter en créancier, mais en
ami ; je t'invite au repas de noces !

HASSAN.

Prends garde de te mettre en dépense pour rien.

BABOUÇ.

Va ! va !... Je veux profiter aujourd'hui même des bonnes

dispositions de Fatmé; et je cours de ce pas annoncer mon bonheur à tous mes voisins!.. Il n'y a plus de danger! Je peux crier sur les toits la nouvelle de mon mariage!...

On entend dans la chambre voisine un grand bruit de vaisselle cassée.

HASSAN.

Hein? Qu'est-ce que cela?

BABOUC.

Le mot a encore produit son effet!

HASSAN, riant et se frottant les mains.

Tout va bien! Tout va bien! la voilà guérie!

BABOUC.

Chante!

HASSAN.

Non!

BABOUC.

Tu ne veux pas chanter?

HASSAN.

Non!

Nouveau bruit dans la coulisse.

BABOUC.

Ah! la coquine!.. (A Hassan.) Ah! scélérat!..

HASSAN.

Garde tes babouches! moi je garde mes chansons!

BABOUC.

Je suis ruiné! je suis ruiné! Toute ma vaisselle y passera!

Il entre rapidement dans la chambre où se trouve Fatmé.

SCÈNE VIII

HASSAN, puis FATMÉ.

HASSAN, riant.

Ah! ah! ah! malheureux Babouc! la belle enfant est plus rusée que toi, et sa folie est moins dangeureuse que la tienne... C'est toi qu'il faut guérir.

FATMÉ, dans la coulisse.

Au voleur ! au voleur !.. (Elle entre vivement un bâton à la main, et referme la porte à double tour.) Il est pris !..

BABOU, dans la coulisse.

Ah ! tu m'enfermes, coquine !

Il frappe violemment à la porte.

HASSAN, à demi-voix.

Fatmé !

Fatmé, s'élançant en riant dans ses bras.

Chut !

BABOU, dans la coulisse.

M'ouvriras-tu !.. Si tu ne m'ouvres pas, je te fais enfermer comme folle !.. Fatmé !.. Fatmé !.. (Hassan prend le bâton de Fatmé et en donne un grand coup contre la porte.) Holà !.. bien ! bien ! tu auras de mes nouvelles !..

HASSAN.

Ne crains rien, chère Fatmé ! Je te jure, que, moi vivant, tu ne retomberas pas entre ses mains !

DUO.

ENSEMBLE.

FATMÉ.

Quelle joie !

Dieu t'envoie

Pour braver le courroux

De ce vieillard jaloux ?

Plus de crainte !

Douce étreinte

Qui promet à mes jours

D'éternelles amours !

HASSAN.

Quelle joie !

Dieu m'envoie

Pour braver le courroux

De ce vieillard jaloux !

Plus de crainte !

Douce étreinte

Qui promet à mes jours

D'éternelles amours

FATMÉ.

Il est donc vrai ! ton cœur se souvenait encore

De l'adieu qu'il m'avait laissé !

HASSAN.

Ce tendre souvenir dont l'ardeur me dévore

En toi n'était pas effacé !

FATMÉ.

La fleur ne mentait pas ! le souvenir fidèle

Consolait tous bas mon ennui.

HASSAN.

Mon amour, ô Fatmé, ne mourra pas comme elle !
Il est éternel comme lui !

ENSEMBLE.

FATMÉ.
Quelle joie !
etc.

HASSAN.
Quelle joie !
etc.

HASSAN.

Mais toi qui consens à me suivre,
Ne crains-tu pas la pauvreté ?

FATMÉ.

Vois les oiseaux du ciel ! que leur faut-il pour vivre ?
L'amour et les chansons font toute leur gaité !

HASSAN.

Eh bien ! je te le jure,
Comme aux oiseaux du ciel bercés par les zéphyr
L'indulgente nature
A construit des palais étoilés de saphyr,
Je veux, ô ma maîtresse,
Offrir à tes vingt ans un magique séjour,
Demeure enchanteresse,
Où les chants des houris berceront ton amour !

FATMÉ, souriant.

A quoi bon ce vain rêve ?
Mon seul désir, je te le dis,
C'est que ma vie entre tes bras s'achève
Et le plus humble toit peut être un paradis !

ENSEMBLE.

FATMÉ.
Quelle joie !
Dieu t'envoie
Pour braver le courroux
De ce vieillard jaloux !
Plus de crainte
Douce étreinte
Qui promet à mes jours
D'éternelles amours !

HASSAN.
Quelle joie !
Dieu m'envoie
Pour braver le courroux
De ce vieillard jaloux !
Plus de crainte !
Douce étreinte
Qui promet à mes jours
D'éternelles amours !

ENSEMBLE.

Fuyons ! fuyons, ô mes amours !

Hassan et Fatmé se dirigent vers la porte du fond ; Hassan entr'ouvre la porte et la referme aussitôt.

HASSAN.

Que vois-je ?.. Babouc avec le cadi !..

FATMÉ.

Il se sera échappé par la fenêtre !

HASSAN.

Rassure-toi ! — Le cadi est de mes amis, et je saurai lui faire entendre raison.

FATMÉ.

Quel est ton projet ?

HASSAN.

Chut ! ils approchent ! Entrons-là un instant et nous aviserons à ce qu'il faut faire.

Hassan et Fatmé entrent dans la chambre voisine.

SCÈNE IX

BABOUÇ, LE CADI, DEUX HOMMES DE JUSTICE.

BABOUÇ, entr'ouvrant la porte du fond et passant la tête.

Personne !.. elle sera rentrée dans sa chambre !.. (Il entre.)
Entrez, seigneur cadi, entrez ! — Vos hommes entourent la maison ? Bien !.. gardez-en deux avec vous ! car Fatmé serait capable de nous massacrer, vous et moi !..

LE CADI.

En vérité ?

BABOUÇ.

Je vous dis que sa folie tourne à la rage !.. Tenez ! voilà encore son bâton !.. Vous comprenez que je ne pouvais plus songer à l'épouser. Aussi ai-je sauté par la fenêtre pour aller requérir votre assistance.. vous n'avez qu'à l'interroger vous-même, pour voir que je ne vous ai pas trompé et qu'il serait prudent de la faire enfermer le plus tôt possible !.. C'est une mesure de sûreté publique, et je me fie à votre sagesse !..

LE CADI, s'asseyant.

Cela suffit, seigneur Babouc! faites-la venir!..

BABOUC, à part.

Qu'il m'en débarrasse et me laisse l'argent; c'est tout ce que je demande! (S'adressant aux deux hommes du cadi.) Or ça, vous autres, placez-vous chacun d'un côté de la porte et prêtez-moi main forte au besoin!.. (Les deux hommes se placent de chaque côté de la porte.) Vous y êtes?.. Bon! (Au cadi.) vous allez voir!... (Ouvrant la porte avec précaution et appelant d'une voix douceuse.) Fatmé!.. Fatmé!..

SCÈNE X

BABOUC, LE CADI, FATMÉ, LES DEUX HOMMES
DE JUSTICE.

FATMÉ.

Me voici, seigneur Babouc; que désirez-vous?..

BABOUC, à part.

Hein? La voilà bien radoucie! Ce n'est point là ce qu'il nous faut!

FATMÉ.

Plaît-il?

BABOUC, à part.

Heureusement je sais le moyen de réveiller sa folie!

FATMÉ.

Vous dites?..

BABOUC.

Je dis que je suis charmé de te retrouver si raisonnable et que je te pardonne volontiers la scène de tout à l'heure.

FATMÉ.

Quelle scène?

BABOUC.

La scène du bâton! Tu sais!.. Quand tu m'as pris pour un voleur!.. quand tu voulais me tuer!..

FATMÉ.

Moi! j'ai voulu vous tuer!..

BABOUÇ.

Il paraît que l'accès est passé.

FATMÉ.

Quel accès?

BABOUÇ.

N'en parlons plus!... (Montrant le cadi.) Voici le seigneur cadi que je suis allé chercher moi-même!

FATMÉ.

Le seigneur cadi! — Qu'il soit le bienvenu!

LE CADI bas à Babouc.

Que me disiez-vous donc, seigneur Babouc?

BABOUÇ, de même.

Oui, oui, nous allons bien voir!.. (Haut.) Il vient tout exprès... pour... ce que tu sais!..

FATMÉ.

Ah!...

BABOUÇ.

Il vient pour...

FATMÉ.

Eh bien?

BABOUÇ.

Pour notre ma.. ri.. age!..

FATMÉ.

Vraiment?

BABOUÇ, à part.

Elle ne s'emporte pas!.. Elle ne casse rien!..

LE CADI.

Oh! ça! Seigneur Babouc, est-ce que vous vous êtes moqué de moi?

BABOUÇ.

Je vous jure...

LE CADI.

C'est bien! Laissez-moi l'interroger.

FINAL.

LE CADI, à Fatmé.

Ma belle enfant, répondez-moi!

LA GUZLA DE L'ÉMIR

Est-il vrai que le mariage
Vous inspire un si grand effroi ?

FATMÉ.

C'est le mari, seigneur, et non le mariage
Qui m'inspire de l'effroi !

LE CADI.

Eh ! mais vraiment son langage
Me paraît tout à fait sage !

BABOUC.

J'enrage ! j'enrage ! j'enrage !

LE CADI.

Seigneur Babouc, tenez-vous coi !

FATMÉ.

Lui seul m'inspire de l'effroi !

BABOUC.

La coquine se rit de moi !

FATMÉ.

Voyez ma jeunesse et voyez son âge !
Doit-il exiger, étant ce qu'il est,
Qu'un lien sacré tous deux nous engage
Moi jeune et jolie, à lui vieux et laid ?
S'il m'aimait du moins, son humeur jalouse
Trouverait en soi de quoi l'excuser ;
Mais ce n'est pas moi, seigneur, qu'il épouse ;
C'est mon seul argent qu'il veut épouser !
Je n'y prétends rien, pourvu qu'il m'oublie ;
Cinq mille sequins pourront le calmer ;
Connaissez enfin quelle est ma folie ;
Je veux un époux que je puisse aimer !

LE CADI.

Eh ! mais vraiment, son langage
Me paraît tout à fait sage !

BABOUC.

J'enrage ! j'enrage ! j'enrage !

ENSEMBLE.

LE CADI.

FATMÉ.

Seigneur Babouc, tenez-vous coi ! | Luiseul m'inspire de l'effroi !

BABOUC.

La coquine se rit de moi !

LE CADI, s'adressant à Fatmé en montrant Babouc.

Serait-ce par hasard qu'il a perdu la tête ?

BABOUC, furieux.

Hein? quoi?... que nous chantez-vous là?
Je ne sais qui me tient...

LE CADI, effrayé.

Holà !

Qu'on le saisisse !... qu'on l'arrête !...

Les deux hommes du Cadi saisissent Babouc et le maintiennent chacun par un bras.

ENSEMBLE

BABOUC.

LE CADI.

C'est vous qui perdez la tête ! | Le pauvre homme perd la tête !

FATMÉ.

Voyez comme il perd la tête !

On entend dans la coulisse la guzla d'Hassan.

FATMÉ.

Écoutez !...

BABOUC.

Par Allah !...

C'est l'homme à la guzla !

FATMÉ.

Oui, seigneur, c'est lui-même !

BABOUC.

Et que fait-il ici ?

FATMÉ.

Je l'aime !

ENSEMBLE.

BABOUC.

FATMÉ.

Ah ! maudite guzla ! | Mon secret, le voilà !

LE CADI.

Que veut dire cela ?

LE CADI.

N'avez-vous rien à répondre ?

BABOUC, toujours tenu par les deux hommes du cadi.

Seigneur, je vais la confondre!...

La guzla d'Hassan continue à se faire entendre dans la coulisse pendant le couplet suivant.

Sachez d'abord que je suis
 Honnête homme !
 Je lui dois tous mes ennuis,
 Voici comme !
 Elle était, quand je la pris,
 Orpheline ;
 Mes soins méritaient leur prix,
 J'imagine ;
 Me voilà récompensé,
 De mon zèle ;
 La scélérate a cassé
 Ma vaisselle !
 Cet air, à ce qu'il paraît,
 Vous explique
 Pourquoi la belle adorait
 La musique !
 Et moi, niais, triple oison,
 Gobe-mouches,
 Je dois pour sa guérison
 Deux babouches!...
 Quant à garder un sequin
 De son père!..
 La guzla de ce coquin
 M'exaspère !
 La guzla se tait.

LE CADI.

Quel mélange fait-il là
 De vaisselle et de guzla?..
 En vérité son langage
 N'est pas d'un homme fort sage!

BABOUC.

J'enrage ! j'enrage ! j'enrage !

ENSEMBLE.

LE CADI.

FATMÉ.

Seigneur Babouc, tenez-vous coi ! | Lui seul m'inspire de l'effroi!

BABOUC.

La coquine se rit de moi !

LE CADI, s'adressant à Babouc.

Tout bien pesé, c'est vous, je pense,
Qu'il est bon de faire enfermer!

BABOUC.

Moi !..

SCÈNE XI

LES MÊMES, HASSAN.

HASSAN.

Bien jugé, cadi!

LE CADI.

Ciel!.. que vois-je!..

HASSAN.

Silence !..

BABOUC.

Hein !..

FATMÉ, à Hassan.

Mais qui donces-tu ?

HASSAN.

Soit !.. je vais me nommer!.

S'accompagnant de la guzla.

« Quand tu serais l'Émir, lui répondit la belle,
• Pour être en tes jardins une rose nouvelle,
• Je ne quitterais pas mon humble obscurité !..
— Il faut donc te céder, ô belle enfant que j'aime ;
Souris à ton destin ! je suis l'Émir lui-même !
Seule tu régneras sur mon cœur enchanté!..

BABOUC, tombant à genoux.

L'Émir !..

FATMÉ, s'inclinant.

L'Émir !..

HASSAN, serrant Fatmé dans ses bras.

Ah ! plus encore ;

Un époux heureux qui t'adore!

BABOUC.

Hélas ! je crois avoir trop parlé ce matin!

HASSAN.

Appelle-moi donc libertin,
Débauché, coureur d'aventures ?

BABOUC.

Grâce!...

HASSAN.

Je sais du moins pardonner aux injures !

BABOUC.

Seigneur!...

HASSAN.

C'est bien ! relève-toi !

BABOUC, à part, en se relevant.

Je l'échappe belle, ma foi !

ENSEMBLE.

HASSAN.

O ma bien aimée,
Crois-en ma chanson,
D'un subtil poison
L'ardeur enflammée
En brûlant mon cœur, trouble
[ma raison !

BABOUC, à part.

Qu'elle en soit aimée,
Je ne dis pas non ;
De cette façon
Ma crainte est calmée ;
L'argent de Fatmé paîra sa
[chanson.]

FATMÉ.

J'écoute charmée
Ta douce chanson !
D'un subtil poison
L'ardeur enflammée
En brûlant mon cœur trouble
[ma raison !

LE CADI.

De sa bien aimée
Troublant la raison,
Par une chanson
L'émir l'a charmée ;
Et l'oiseau captif va fuir sa
[prison.]

FIN